

étonne, et dont la vivace persistance a l'air de protester contre l'irréremédiable décadence du domaine.

Le manoir de Gween-Dour, situé à une lieue de là, sur le versant du vallon de Kerlec'h est d'une mine plus fière et d'une conservation plus satisfaisante. Une longue avenue gazonneuse, bordée de hêtres et de chênes rasés par le vent de mer, conduit au tertre herbeux où le large portail cintré s'ouvre sous un avant corps de logis que surmonte une haute toiture d'ardoise. La cour intérieure a gardé quelque chose de son ancien caractère seigneurial. Un puits monumental, exhaussé de quelques marches et ombragé d'un figuier, occupe l'une des encoignures formée par le logis principal, qui dresse en équerre sa façade bâtie en granit. La porte triflée, les croisées à meneaux du rez-de-chaussée et de l'unique étage sont du seizième siècle. Près du seuil, une énorme touffe de géraniums égaye de ses notes rouges les assises noircies de la façade. Vis-à-vis du portail d'entrée, de l'autre côté du tertre, un long bâtiment, qui fut jadis une chapelle et que décore un écusson rongé de mousse, sert maintenant de grange aux fermiers car Gween-Dour est devenu, lui aussi, une métairie.

La vie que menaient les anciens maîtres gentilhomme était plus large et plus aisée que celle des seigneurs de Ker-au-Proost ; néanmoins la disposition des pièces du logis trahit une absence complète de confort, une simplicité rustique qui devait beaucoup ressembler aux façons de vivre des métayers actuels. La dame du manoir s'occupait du ménage, raccommodait son linge et cultivait les fleurs du jardin qui s'étend en arrière de la maison. Le seigneur, robuste campagnard, surveillait ses cultures, chassait le lièvre et la perdrix, festoyait, les jours de foire, avec les gentilshommes, ses voisins, et faisait chaque année, un enfant à sa femme. Cette nombreuse lignée s'accommodait comme elle pouvait des dures nécessités de l'existence : les filles se mariaient à de petits propriétaires terriens ou se réfugiaient au couvent ; les cadets entraient au service du roi ou s'en allaient au séminaire étudier pour être prêtres. L'aîné seul

demeurait à Gween-Dour, y succédait à son père et faisait à son tour souche de pitits gentillâtres. En somme, on se tirait à peu près d'affaire et l'on joignait les deux bouts. Mais en 1789, les choses se modifièrent brusquement. En cette partie reculée de la Cornouaille, la Révolution ne fut pas sanguinaire. Elle laissa aux petits nobles campagnards leurs têtes et leurs terres ; seulement elle les ruina en abolissant le droit d'aînesse. L'égalité division des héritages les réduisit à la portion congrue. Vivant chichement sur leur domaine démembré, ils devinrent de simples paysans que rongèrent les dettes et que dépossédèrent les créanciers hypothécaires. Et c'est ainsi que ces mélancoliques manoirs bretons, épars dans la lande, ont changé de conditions et se sont transformés en métairies.

J'ai pu suivre de mes yeux les progrès de cette lamentable déchéance pendant mes séjours successifs au bord de la baie de Douarunez. Dans la grande lande onduleuse qui s'étend jusqu'à la pointe du Vau, il existe, au milieu d'un bois de pins, entre Poullen et Banzec, un charmant manoir du quizième siècle, qui se nomme Kervenargan. Une solennelle avenue de vieux hêtres conduit au noble portail sculpté s'ouvrant sur la cour carrée, dont le corps de logis occupe deux côtés. C'est une intime et tranquille demeure, où tout parle des choses du vieux temps. Les pièces carrelées garnies d'antiques meubles fabriqués à Pont-Croix, semblent garder sur leurs miroirs ternis le reflet des hôtes qui y ont vécu jadis ; le jardin clos de murs, foisonnant de fleurs démodées, exhale un pénétrant parfum de jasmins et de citronnelles ; on croit, en le respirant, sentir passer l'haleine légère des dames défuntes qui cultivaient ces plantes de luxe aux heures lointaines du Premier Empire ou de la Restauration.

Il y a vingt ans, l'unique héritière de ce domaine était une personne entre deux âges, fort pieuse, ayant grand air, et appartenant à une vieille famille noble de la province. Elle y vivait fort solitaire, tenue à l'écart par sa parenté, qui lui reprochait de s'être mésalliée. En effet à l'approche de la trentaine, lasse de rester fille et supportant mal le célibat, elle avait épousé son